

La Fronde 7 janvier 1903

Les Dialogues de Mme Marni

Ainsi que nous l'avions promis, nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, le texte de la charmante conférence, que notre collaboratrice, Mme Jane Misme, a faite avec tant de succès au théâtre de l'Odéon.

Les dialogues qui font l'objet de ce spectacle composent la majeure partie de l'œuvre de Mme Jeanne Marni. Elle a débute par deux romans, et vous savez qu'elle s'est, depuis peu seulement, tournée vers le théâtre auquel elle n'a donné encore que deux pièces Manoune, l'an passé au Gymnase, et Jouy en collaboration avec M. Albert Guinon, que représente en ce moment le Vaudeville.

Elle doit donc sa réputation à ses dialogues, rendus populaires par les journaux qui les ont publiés avant leur réunion en volume, le Journal, et la Vie Parisienne.

Le directeur de l'Odéon est un homme juste. Il a pensé que puisque, grâce à eux, leur auteur avait vu les portes des théâtres s'ouvrir d'elles-mêmes devant ses pièces, il convenait de faire aux petits précurseurs les honneurs d'un grand théâtre. Vous verrez, d'ailleurs, que, bien que composés uniquement en vue du livre, ils se trouvent grâce à l'instinct dramatique de l'auteur extrêmement scéniques.

Ils forment aujourd'hui huit volumes. J'essaierai seulement d'en dégager une impression générale, afin que les fragments qui vous seront joués ou lus tout à l'heure puissent vous paraître significatifs de l'œuvre entière.

La tâche, au premier abord, semble malaisée, à cause de l'espèce même de cette œuvre.

Notons, en passant, qu'il ne faut pas confondre ce genre spécial de dialogue littéraire, où Gyp et M. Lavedan sont les émules de Mme Marni, avec les grandes controverses de Socrate et de Fontenelle, dont M. Anatole France est le très moderne représentant. A proprement parler, il n'y a même point ici de dialogue littéraire. Ces petites scènes renouvelées des Dialogues des Courtisanes, de Lucien qui en a donné le seul modèle antique, tiennent surtout du roman. Ce sont exactement des nouvelles dialoguées.

Eh ! bien, il semble, n'est-ce pas ? qu'une foule de ces morceaux traitant chacun une anecdote distincte, doive présenter une diversité presque insaisissable et qu'il soit impossible de leur trouver un lien commun. Rien n'est plus facile au contraire, en ce qui concerne Mme Marni. Entre autres qualités essentielles, son œuvre possède une incomparable unité. Elle forme comme une vaste comédie roulant un sujet unique dans un torrent de situations.

Ce sujet est éternel, il est le fond de toutes les littératures, et, pour l'appeler par son nom, c'est l'amour.

Mme Marni n'en dit pas ou très peu la chanson. Elle en sonde la misère. Elle montre l'homme et la femme ennemis sur un terrain qui devrait être celui de tous les accords, aux prises dans ce duel des sexes dont le poète a parlé.

Et ce qui donne à son œuvre une portée si largement, si profondément philosophique, c'est que non seulement elle compte les blessures des adversaires, mais elle dresse à côté d'eux en l'éclairant d'une lumière intense, la troisième victime innocente, l'enfant...

La figure de la femme domine le douloureux trio, comme si, dans la pensée de l'auteur, il pesait sur elle, à la fois le plus de souffrances et le plus de responsabilités.

Etudier la femme par rapport à l'amour, c'est, en somme, étudier toute la femme, puisque, comme chacun sait, elle n'a été créée que pour l'amour, sa seule mission ici-bas, ainsi que du moins, les siècles des siècles nous l'ont enseigné. On peut donc dire que l'observation de la femme, en général, fait l'objet principal de l'œuvre de Mme Marni.

Il n'en est, certes, pas de plus intéressant. Les hommes l'ont bien prouvé. Depuis l'antiquité la plus reculée, leur littérature ne s'est guère occupée d'autre chose que des femmes. Ils en ont dit tout le mal possible. A tel point que, il y a déjà près de deux mille cinq cents ans, l'un d'eux en a pris honte et c'est Euripide tout simplement. Les savants racontent que le grand tragique grec fut un misogyne féroce. A les entendre les femmes n'auraient jamais eu pire ennemi. Il ne faut pas croire les savants. Sans doute Euripide a médité des femmes comme les camarades, mais c'est parce qu'il les aimait ; au fond, il était féministe. Je n'en veux entre autres preuves que ce passage où il se désole de ce que les femmes de son temps, n'exerçant point la profession littéraire, elles soient ainsi privées des moyens de se défendre contre la mauvaise réputation que leur font les écrivains.

Le passage est dans *Médée*. Je précise pour les incrédules ou les oublieux.

Les choses ont changé. Les femmes ont écrit; elles ont parlé au public. Euripide serait bien étonné. Elles ont dit à leur tour beaucoup de mal des hommes, mais la réhabilitation de la femme reste toujours à faire. Une des originalités de Mme Marni est d'y travailler. Elle y emploie les moyens les plus rares et les plus surs : la sincérité et l'intelligence dans l'observation exacte. Elle ne déclare point la femme parfaite, elle ne la hisse point sur un piédestal. Elle fait mieux. Elle cherche à son imperfection des raisons qui sont des excuses.

Ces raisons... Au fait, il n'y en a qu'une ; et il suffit d'être femme et de regarder en soi-même pour la découvrir. Toutes les femmes ressemblent un peu à l'héroïne de ce livre charmant d'une femme qui est un des classiques

contemporains de la littérature blanche ; vous la connaissez toutes, mesdames, cette petite Colette qui fait une neuvaine fervente aux pieds de saint Joseph pour qu'il lui envoie un mari, et qui, au terme des prières, ne voyant pas venir le mari demandé, jette son saint Joseph par la fenêtre.

Tout dans l'éducation féminine concourt à édifier une idole dans l'âme de la femme. J'en appelle à toutes celles qui sont ici. Quand elles étaient petites, et plus tard quand elles furent grandes, et ensuite quand elles furent mariées par devant le code et l'évangile, on leur a donné l'homme pour idéal.

Il était le dieu tutélaire qu'il faut adorer, mais qui rend l'amour au centuple et près de qui elles n'avaient qu'à se tenir comme les petits des oiseaux devant l'Eternel. Il leur devait à la fois le bonheur sentimental et la sécurité matérielle.

Que voulez-vous que fasse un homme de qui on attend qu'il se conduise comme un dieu ? C'est déjà bien beau s'il sait se conduire comme un homme. Et il ne faut pas trop s'étonner qu'il s'irrite et se démoralise quand on exige davantage. Mais il est aussi trop naturel que sa compagne jette par la fenêtre ou piétine la décevante idole.

C'est à travers une immense pitié de ce malentendu que la femme apparaît dans les livres de Mme Marni.

L'auteur n'évite pas la classique division des anges et des démons. La division est exacte d'ailleurs, en principe, mais elle ne devient d'une entière vérité humaine que lorsque, comme ici, les démons ne sont point tout à fait damnés, ni les anges parfaitement vertueux.

Anges et démons se mêlent dans la plupart des volumes. Cependant les premiers: Dialogues des Courtisanes, en collaboration avec M. Maurice Donnay, et publiés sous le pseudonyme de Lucienne, Comment elles se donnent, Comment elles nous lâchent, font plus abondamment défiler les femmes perdues et les femmes coupables.

L'auteur, avec la liberté du moraliste, fouille jusqu'aux bas fonds du vice. Mais on lui ferait horreur si l'on soupçonnait sous ses tableaux, même les plus osés, quelque-une de ces arrière-pensées louches trop communes dans les livres actuels. Le mal, tel qu'elle le peint, tantôt avec une pénétrante force pathétique, tantôt avec le rire cinglant de l'auteur comique est tragique ou ridicule. Jamais il ne prend cet attrait invitant de certaines analyses où l'adultère devient une élégance et la galanterie une perpétuelle joie.

Elle est bien obligée de constater que dans le duel, ce sont hélas ! les plus indignes qui triomphent le mieux de l'homme. Mais elle montre l'envers de la victoire, et personne ne saurait la trouver enviable.

On préférerait encore le sort des faibles amoureuses que la désillusion n'a point jetées à la révolte mais au sacrifice. Le volume *Celles qu'on ignore*, rassemble toute une collection de ces lamentables saintes. Héroïques et

charmantes, elles s'immolent désespérément à leur amour. Et le livre, attristé de leurs larmes est plus triste encore de l'inutilité souvent funeste de leur sacrifice. Car elles aussi amoindrissent l'homme par leur soumission complice de ses défauts.

Bonnes ou mauvaises souffrent donc et font souffrir.

Mais si elles restent toujours touchantes, j'ose à peine vous avouer que Mme Marni cherche moins à nous attendrir sur leurs compagnons. En général bien entendu, car il y a des exceptions, ce sont autant de variétés de don Juan vaniteux et cruels. Mais, je préfère ne pas insister. Je craindrais d'être amenée à comprendre que Mme Marni ne trouve point si injustes les dégoûts dont certaines de ses héroïnes abreuvent leurs amants ou leurs maris.

Toutes ses plus vives sympathies, en même temps qu'à la femme vont donc à l'enfant. Elle a tracé par l'observation de l'enfant, victime des erreurs amoureuses des parents, le plus poignant, le plus puissant chapitre de l'histoire de l'enfance qu'on ait peut-être jamais écrit. Les parents dans leurs querelles, peuvent être vainqueurs ou vaincus. L'enfant est toujours condamné. La tendresse des mères, et des meilleures — ne parlons pas de celles des pères trop sujettes aux lacunes — eh! bien la tendresse même des mères méconnaît l'intérêt du petit quand il s'agit de l'homme. On ne vous lira pas ici, et c'est dommage, un des dialogues les plus caractéristiques de ce phénomène celui qui a pour titre *Enfin lui* dans *Celles qu'on ignore*. Vous y verriez, si un cœur plus admirable peut faire plus de mal à ses enfants, par amour pour leur père. Vous vous tromperiez, si vous alliez croire, après cela, que de toute cette rigoureuse satire, il émane du pessimisme. Une œuvre aussi pleine de généreuse émotion ne peut imposer que l'idée du mieux en dénonçant des maux humains qui sont de la faute des erreurs humaines.

Il me semble pour ma part que l'humanité soit comme une ville. Prenons Paris. Il ne s'est, comme on dit, pas fait en un jour. Il s'est bâti comme pièce à pièce, au hasard des besoins successifs de chacun. Et à mesure que les générations, en passant, y apportaient leur pierre, qu'il s'agrandissait, et qu'il vieillissait, il devenait de plus en plus incommode et malsain. On ne peut pourtant pas accuser les braves gens qui, il y a des siècles, élevaient les maisons de certaines rues du quartier Saint-Merry de ces invraisemblables rues Brise-Miche et Taille-Pain, par exemple, de les avoir faites exprès pour qu'elles soient aujourd'hui inhabitables ou menacent de tomber sur la tête des passants. Non, ils ont fait de leur mieux, comme ils savaient. Mais ils ne savaient pas grand chose.

C'est aujourd'hui qu'avec l'expérience acquise, les ingénieurs arrivent des plans à la main, donnant de l'air et du confortable aux vieux quartiers et construisent les nouveaux selon la bonne règle.

L'humanité souffre ainsi des ignorances morales de son passé. Il ne faut pas désespérer de ses ingénieurs.

Mme Marni l'affirme positivement en plaçant dans ses livres, en face de la masse des inconscients quelques saines et fières figures qui annoncent l'avenir. Chez certaines de ses héroïnes, le sentiment de la responsabilité commence, même dans l'amour, à dominer le sentiment tout court. C'est encore un de mes regrets qu'on ne puisse vous montrer ici les vraies épouses fortes de *Sauvetage* et *Sainte-Copie*, dans *Celle qu'on ignore*. Quant aux héros, quoi que j'en aie dit, il y en a d'excellents et parfois de sublimes. Ceux-là, comme le miséricordieux mari de *Un peu de repos*, dans *Fiacres*, sont si divins qu'on les dirait symboliques ; ils semblent là comme les prêtres de cette pitié pour la femme qui imprègne l'œuvre.

Cette matière philosophique sur laquelle nous venons de jeter un rapide coup d'œil est mise en valeur par des dons artistiques de premier ordre.

J'ai signalé l'unité de conception; la fécondité et la variété de l'invention, si appréciables dans un pareil genre, ne sont pu moins remarquables. Mais ce qui par dessus tout, donne à l'œuvre, la vie intense qui l'anime, c'est une vérité souveraine d'observation et d'expression.

Non seulement presque tous les dialogues ont un point de départ réel, mais l'auteur possède à un degré inouï cette faculté de l'imagination représentative qui fait voir à l'artiste ses objets et vivre ses actions.

Elle dit elle-même que lorsque elle écrit, sa personnalité s'abolit. Mme Marni n'existe plus, elle ne la connaît pas ou c'est à peine quelque lointaine parente. Elle devient des pieds à la tête le personnage qu'elle fait parler, la petite fille qui zézaie ou même, ce qui doit alors bien la chagriner, l'affreux homme qui fait pleurer les femmes.

Aussi vous savez ou vous verrez quelle saveur et quel naturel possède le ton de ses dialogues. Il est d'une richesse sans égale aussi élevé et harmonieux parfois qu'à d'autres moments plein de bonhomie familière. Il ne recule même point lorsque le sujet l'exige, devant les trivialités de l'argot. Vous en verrez un cas tout à l'heure dans la conversation de deux pauvres petits gamins ; et si vous étiez tentés de vous en choquer dites-vous que le style même des petits misérables tout comme leur effrayante science de la vie, sont un appel à votre cœur; ils marquent en effet, d'un signe sensible, l'abandon, où les a laissés grandir la dégradation des parents, qui ne sont malheureusement point exceptionnels parmi le peuple.

Mais les crapauds qui sortent de ces petites bouches, sont ailleurs compensés par des perles. Je n'en veux détacher qu'une image qui m'a séduite. Vous n'ignorez pas que pour parler des cheveux blanchis trop tôt d'une femme encore jeune, il est séant d'user de gracieuses métaphores. On a même abusé

de la poudre et de la neige. Mme Marni a trouvé autre chose. Elle dit d'une de ses héroïnes dont les cheveux blancs sont fins et jolis qu'elle semble coiffée de fleurs de pommiers.

Elle n'emploie cependant l'image qu'avec discrétion, la sobriété des moyens étant parmi ses qualités.

Et voyez ici la malice du préjugé qui s'acharne contre les pauvres femmes. Comme elle signait J. Marni, jamais à ses débuts, ni la critique ni le public ne voulurent supposer qu'un écrivain doué d'un style si précis, si concis d'un tour de composition si ferme, pût être une femme.

Mme Marni compte aujourd'hui parmi ses meilleurs amis des personnes qui se sont prises pour elle d'une sympathie violente en la voyant à travers ses ouvrages avec de la barbe au menton. C'est ainsi entre autres qu'ont débuté ses relations avec M. Georges Brandès, le fameux critique danois.

En ce temps-là, quand Mme Marni commençait à écrire au Journal, le Journal n'avait qu'un lecteur à Copenhague. Ce lecteur était M. Georges Brandès et M. Brandès ne lisait le Journal que pour le dialogue hebdomadaire d'un certain J. Marni qu'il aurait bien voulu connaître.

Au bout de trois mois, il n'y tint plus. Il écrivit son admiration au confrère mystérieux en l'appelant monsieur. Il avait l'air si énergiquement sûr de s'adresser à un homme que Mme Marni ne crut pouvoir le détromper qu'en lui envoyant sa photographie. Brandès devait prendre sa revanche. Il continua de lire les J. Marni du Journal, et plus tard, quand il vint rendre visite à l'auteur, avant même de la saluer, il se planta devant elle et lui dit :

— Répondez vite. Cette Marie-Anne qui revient dans quelques-uns de vos morceaux, c'est vous n'est-ce pas?

C'était elle ou à peu près. M. Brandès respira. Il n'avait pu supporter de paraître devant la femme méconnue jadis dans l'écrivain sans se laver d'abord de sa méprise, en prouvant qu'il avait maintenant deviné mieux que la main, mais l'âme de la femme. Voilà ce que c'est que l'amour-propre d'un critique.

Je ne vous raconterai pas si peu que ce soit, les quatre dialogues que vous allez entendre.

Vous y retrouverez, je l'espère du moins, les traits que nous venons d'esquisser. Pas tous cependant, car les plus cruels vous seront épargnés. Vous n'apercevrez la noirceur des hommes et des femmes qu'à travers les dialogues d'enfants, qui se font pour ainsi dire pendant, et qui seront lus par Mlle Sylvie et M. Siblot.

Et encore c'est à peine si vous distinguerez la méchanceté des hommes. Vous pourrez, au contraire, les admirer beaucoup sur les six personnages exquis de *l'aveu* de *l'Oncle Sylvain* quatre appartenant au sexe fort. On a voulu surtout montrer ici ces messieurs du bon côté. C'est une galanterie qui convenait à ce

spectacle féminin. De plus, on songe à ce bon M. Primrose du *Vicaire de Wakefield*. Tous ceux qui ont appris l'anglais se rappellent cela.

Ce bon M. Primrose raconte qu'il a fait faire d'avance pour sa femme une épitaphe dithyrambique et qu'il l'a accrochée en belle place dans le salon. Cela, dit-il, a beaucoup de bons effets notamment celui d'engager Mme Primrose à se tenir à la hauteur du portrait. Il est très bon de montrer aux hommes, des hommes dans la pratique de toutes les vertus.

Je finirai en vous faisant part d'une inquiétude de Mme Marni. Elle s'effrayait de voir ses minuscules piécettes sur la vaste scène de l'Odéon. Ce ne sont, en effet, pas même des tranches de vie; ce sont des miettes de vie, mais elles en disent plus long qu'elles ne sont grosses Et si vous savez bien les voir, elles vous apparaîtront, tant elles sont synthétiques, comme des trouées lumineuses sur les existences qu'elles mettent en jeu et dont elles éclairent, en un moment le passé et l'avenir. Elles ont par là un charme tout particulier, des plus vifs et des plus délicats pour l'imagination.

Elles vous donneront de plus, le plaisir raffiné de goûter une interprétation où des artistes supérieurs ont dû s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Il faut plus d'art en effet pour mettre en valeur ces brèves productions que pour composer un grand rôle. *L'Aveu* surtout comporte un rôle tout de nuances exigeant des qualités de grand artiste que vous apprécierez. Vous le reconnaîtrez, je ne le désigne pas autrement, car à louer quelqu'un en détail, il faut louer tout le monde. Mme Marni, avec sa grâce et sa modestie ordinaires, s'excusait auprès des artistes de leur demander tant de talent pour si peu de chose. Vous corrigerez ce jugement en reconnaissant que le talent de l'auteur méritait les efforts des interprètes. JANE MISME.